

profitable dans un organe s'adressant à la classe ouvrière. Elle ne peut être que néfaste dans un organe qui la combat.

Il y a autre chose et de plus grave encore. Ce sont les conclusions que formule Istrati.

Que le « comble du banditisme et de la terreur aie trouvé sa parfaite expression dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques », qu'Istrati puisse parler, en général, de « la tyrannie communiste », du « fascisme communiste » et d'une « inquisition comme jamais le monde n'en a connue », que les militants responsables du communisme en général deviennent sous sa plume les « assassins du plus grand idéal humain », que le Parti en général soit un « Parti faussaire », qu'il puisse dire, évoquant le régime, que « ça n'existe nulle part sur la terre, PAS MEME CHEZ MUSSOLINI, qu'il ressorte de ses dires que la classe ouvrière est plus heureuse et moins persécutée en régime bourgeois qu'en régime soviétique, que le seul communisme qu'il décrive, comme si c'était tout le communisme, soit un communisme de détresseurs et de bandits, « celui qui pille Smolensk », celui des Kabouki qui « avaient fondé une ligue de la joie : fêtes, orgies, viols, le tout sur l'argent de la caisse, celui enfin qui commande aujourd'hui dans l'U. R. S. S. », qu'au bas de ce tableau il puisse écrire : « Voilà le visage de la patrie prolétarienne », qu'en face de cette caricature du communisme, Istrati ne songe pas à retracer l'authentique visage de la Révolution tel qu'il a existé, tel qu'il subsiste encore, non seulement dans l'Opposition, mais dans les rangs vivants de la classe ouvrière, cela, nous ne l'acceptons pas.

En face de ces abus terribles, de ces « milliers d'affaires semblables » qui, en effet « éclatent ou sont étouffées d'un bout à l'autre de l'Union », il existe, même aujourd'hui, quelque chose d'immense, il y a tout ce qui reste des conquêtes d'Octobre.

A travers les excès, les monstruosité de la bureaucratie, à travers les défaites, les fautes et les iniquités, les positions conquises par le prolétariat russe, si elles sont ébranlées, ne lui ont pas encore été complètement arrachées par la bourgeoisie russe et mondiale. Et c'est cela qui compte en dernière analyse. Que fait donc Istrati de la socialisation des richesses naturelles, des transports et de la grosse industrie ? Que fait-il — même vacillante — de la monopolisation du commerce extérieur ? De la législation sociale, tout de même plus favorable à l'ouvrier que celle de n'importe quel Etat capitaliste pour un même niveau de développement des forces productrices ? Que fait-il d'un pouvoir politique qui s'intitule gouvernement prolétarien et qui, de ce fait même, est obligé de compter avec la classe ouvrière ? L'existence même de l'Etat soviétique, obstacle à la stabilisation du capitalisme, élément de trouble pour les visées de l'impérialisme, cela ne compte donc pas ? Devant toutes les affaires Roussakov de Russie, la conclusion n'est pas de dire : « nous avons perdu notre foi », comme le fait Istrati, « démoralisé, vaincu par trop de déceptions », c'est de rendre cette foi plus agissante

que jamais, c'est de lutter de toutes ses forces, en véritable défenseur des principes et des conquêtes communistes, contre la caste qui essaie de dominer la classe.

Cela, Istrati ne l'a pas compris. Et, c'est pourquoi sa position est fautive, son courage sans fruits pour la classe ouvrière. Ce courage — car ç'en est un : il lui eut été si facile de jouer les poètes officiels — ce courage lui vaut les attaques felleuses de la presse bourgeoise, les accusations dégradantes lancées par l'Humanité contre lui. Lorsqu'il était d'accord et « dans la ligne », les journalistes du Parti ne trouvaient pas d'expressions assez laudatives pour l'encenser. Ses moindres impressions étaient recueillies, gouttes précieuses qu'on enchâssait, son portrait s'élevait en vedette, ses articles en première colonne ; de ce grand écrivain, l'on a fait un prophète. Depuis qu'il « rue dans les brancards » il est de la police, c'est l'homme de la Sigurandza. On le promenait en triomphe, on l'accablait d'honneurs, on mendiait sa prose ? Eh bien, on vous le dire maintenant dans le creux de l'oreille, approchez-vous : ce n'était qu'un vulgaire ivrogne, un farouche auxiliaire de la grande bourgeoisie, un espion à ses gages !...

C'est tout bonnement ignoble. Autant que l'affaire Roussakov, de tels procédés jugent la clique qui s'arroge le droit de parler au nom de la classe ouvrière.

Nature primesautière, conscience probe, cœur inflammable et vaste, Istrati n'est pas un marxiste. S'il possède indéniablement un tempérament de révolutionnaire, c'est essentiellement un tempérament d'anarchiste. Avec les souvenirs poignants d'une vie de vagabondage et de souffrances, il a pour lui une admirable faculté de communier avec les parias, les vaincus de la vie, le don, rare entre tous, de la simplicité ; c'est suffisant pour faire une œuvre forte et vraiment populaire ; ce n'est pas suffisant pour énoncer, sur un sujet d'une telle envergure, un jugement politique. Les impulsions et l'émotivité, la générosité, la chaleur d'âme, une riche expérience personnelle, cela peut mener à une belle flambée révolutionnaire. Mais cela peut conduire aussi, dès la première déception, à la première embûche, au découragement le plus sombre, aux généralisations les plus fausses, à la soumission la plus morne devant l'exploitation capitaliste. Cela mène aujourd'hui Istrati à dire en somme aux ouvriers : « Cette Révolution qui fut la plus grande de l'histoire, que vous avez crue vôtre, c'est en vain qu'elle a été faite. C'est au seul profit d'une caste, par conséquent en vain, que vos frères de Russie ont sacrifié leur existence et répandu leur sang. En vain que vous cherchez à travailler pour la Révolution. En vain que vous tenteriez de défendre les principes du communisme : Voyez à quoi ils aboutissent ! »

Eh bien non ! ce n'est pas en vain. Ce n'est pas en vain que la Révolution russe a été faite. C'est justement parce qu'en dépit de toutes les affaires Roussakov, il en reste encore beaucoup, parce qu'à travers tous les reculs, le prolétariat mondial a une mission à accomplir, que nous lutons au sein de l'Opposition. Lentement, fragmen-

tairement, les ouvriers commencent à le comprendre. Et ils le comprendront de plus en plus, de mieux en mieux.

Aujourd'hui faible, balbutiante, divisée, l'Opposition saura sortir demain de la période de formation pour se fortifier et grandir. Elle a pour elle qu'elle incarne tout ce qui reste de vital, tout ce qu'il y a d'impérieux, et en même temps d'ineluctable dans le mouvement communisme. Le flambeau que tenait en mains l'Internationale

Communiste, qu'elle a presque laissé s'éteindre, c'est à l'Opposition de le reprendre. Elle saura le rallumer. Elle saura rassembler autour d'elle le prolétariat conscient du monde. Ce jour-là, — qui n'est pas si loin — la Révolution russe reprendra sa marche en avant, la Révolution mondiale étendra ses conquêtes, et, dans la lutte décisive, les Roussakov eux-mêmes seront au premier rang.

MAGDELEINE PAZ.

Le Congrès de la C. G. T. U.

Il n'est pas trop tard pour parler du 5^e Congrès de la C.G.T.U. Pourquoi ? Parce qu'il n'a rien résolu des févres questions qui se posent devant le mouvement ouvrier. On peut donc affirmer que, loin de marquer la victoire d'une tendance, il marque le début éclatant des luttes de tendances. C'est là un fait brutal, irrécusable, car Bordeaux n'avait été qu'une escarmouche, maintenant c'est l'engagement total pour les batailles décisives. Devant cette situation, quelle doit être le rôle de l'Opposition communiste ?

Notre tendance, c'est celle de la lutte de classes. Oui, mais d'une lutte intelligente qui permette d'inscrire autre chose que des défaites sur les drapeaux de la classe ouvrière. C'est pour cette raison que nous sommes farouchement contre les Soubise du Bureau Confédéral qui, à l'exemple du trop fameux général de Louis XV, ont besoin d'une lanterne pour partir à la recherche de leurs troupes, après chaque bataille.

Cependant, si nous voulons un syndicalisme de masses, nous sommes contre un bloc prolétarien uniquement préoccupé d'intérêts corporatifs. Il nous est impossible de croire après l'expérience d'après-guerre qu'il existe encore des luttes « capital et travail » strictement économiques. Au contraire nous pensons que c'est en se dressant d'abord contre son exploiteur particulier que le prolétaire acquiert une vision d'ensemble de la lutte historique de sa classe. C'est aux communistes à accélérer le processus de compréhension du prolétaire, en lui montrant qu'ils sont toujours les premiers sur la brèche, en lui prouvant qu'ils proposent toujours les solutions les plus adéquates aux possibilités maximum de l'époque.

Pour nous, communistes d'opposition, il n'y a pas de direction de « droit divin » des syndicats. Le parti français de Cachin (symbole de la continuité social-démocrate à la tête du Parti) n'a nullement mérité le rôle dirigeant du mouvement ouvrier. Cependant, si nous rejetons violemment la formule mécanique de la direction de « droit divin », nous affirmons non moins violemment que le communisme doit être le sang chaud des syndicats, le courant vital qui les dresse contre le capitalisme.

Nous nous étonnons même que des communistes d'opposition (groupe La Vérité), reprennent sur

la question syndicale la toute artificielle argumentation de ceux qui pratiquent le doppage politique des syndicats (Monmousseau et consort).

La direction communiste des syndicats, elle est à conquérir, non pas avec de l'encre et des paroles, mais avec des actes. Actes synonymes de victoires ouvrières !

Les grands tacticiens du mouvement révolutionnaire qui dirigent présentement nos organisations syndicales, avaient dans tout le pays et principalement dans la région parisienne, ainsi que dans leurs organes *l'Humanité* et *la Vie Ouvrière*, entrepris une grande campagne de dénigrement, d'insultes, d'insinuations et de sous-entendus contre ceux qui osaient se dresser contre leur prétention de remettre à un Parti la direction de notre mouvement syndical. Il va sans dire que le travail effectué depuis des années par nos camarades de la minorité syndicale, devait incontestablement porter ses fruits ; les as orthodoxes auront beau épiloguer autant qu'ils le voudront autour des résultats de ce Congrès, il n'en restera pas moins vrai que ces assises ont marqué le réveil du redressement syndical. Voyons quels ont été les arguments apportés de part et d'autre au cours de ces sept longues journées de Congrès. Tout d'abord quelle était la position politique du Bureau Confédéral ? Elle était et ne pouvait pas être autre chose que la ligne opportuniste et fautive du Parti Communiste, avec toute la succession de mots d'ordre qui en découlent. Son analyse de la situation internationale s'est faite sur la base des résolutions du VI^e Congrès de l'I. C., c'est-à-dire : crise économique finale, plus de débouchés, radicalisation des masses, imminence de la guerre, la révolution sociale à nos portes ! Quand Gitton, le rapporteur de toutes ces énormités, développait son rapport, on avait la sensation qu'il étayait sa thèse sur un sable mouvant, tant il manquait de consistance et de dialectique révolutionnaire, procédant par affirmations toutes gratuites dans le genre de celle-ci : « Les quatre premiers Congrès de la C.G.T.U. se sont tenus dans une période au cours de laquelle la bourgeoisie s'est efforcée de masquer ses desseins impérialistes et ses desseins d'attaque contre le prolétariat en semant le maximum d'illusions dans la classe ouvrière. » Qu'y a-t-il de changé pour le V^e Congrès ? Est-ce que la bourgeoisie et ses